

SOPHIE GIRONNAY

L'OUTSIDER DE L'ARCHITECTURE

Les hasards de la vie ont fait de Sophie Gironnay une force dans le monde de la création et de l'innovation architecturales de la ville de Montréal. Pourtant, elle n'est ni architecte, ni designer, ni urbaniste ; elle a été journaliste. L'histoire de cette femme—dont la célébrité de sa mère, la chanteuse et comédienne Monique Leyrac, ne semble pas avoir tracé la carrière—montre l'influence du cinquième pouvoir et l'importance des idées.

À 25 ans, elle rentre de France après avoir fait des études au lycée, travaille comme correctrice de textes et développe un style journalistique, notamment en tant que pigiste pour des magazines féminins. En 1993, elle est embauchée au journal *Le Devoir*. Un jour, Lise Bissonnette, alors rédactrice en chef, lui demande de s'occuper du dossier de l'architecture à Montréal. « Personne ne l'avait fait auparavant. On commençait à comprendre les énormes lacunes en matière de développement urbain », confie-t-elle.

Pendant huit ans, elle travaille d'arrache-pied pour présenter aux lecteurs du *Devoir* un portrait fidèle et éclairé du vaste monde de l'urbanisme de Montréal. Elle dénonce le manque de vision des décideurs et l'emprise des promoteurs, les incongruités et les laideurs urbaines. Elle raconte qu'elle quitte ce journal sous la pression d'un promoteur dont la direction n'aurait pas voulu froisser les ambitions. Mais elle est vite recrutée au journal *La Presse*, où elle poursuit sa vendetta contre les horreurs et les erreurs qui affligent Montréal. « Ma chronique s'appelait "La mocheté de la semaine", se remémore-t-elle. Ne venant pas du milieu, je ne devais rien à personne. C'est ça, la beauté du journalisme ! » s'exclame-t-elle.

En 2004, elle quitte pourtant la profession. « C'est la misère et la pauvreté du pigiste moyen qui m'ont fait laisser le métier », explique-t-elle. Aujourd'hui, elle est PDG d'une petite galerie d'architecture, Monopoli, nichée dans un minuscule local au creux du Palais des congrès, rue Saint-Antoine, à Montréal. « J'en suis devenue la PDG sans l'avoir prévu, dit-elle humblement. Nous croyons que cette galerie répond à un besoin. » Elle rappelle en effet que lors de l'inauguration de Monopoli, des centaines de personnes des grands bureaux d'architecte et du monde de la création sont venues au rendez-vous. « Mais la culture architecturale reste à développer auprès des gens de pouvoir. Ils ne savent pas ce qu'est un architecte et à quoi il sert. »

Aujourd'hui, elle aime se consacrer à la jeunesse et à des projets qui auront un impact sur l'avenir. « Nous développons souvent des projets avec des étudiants en architecture. » Au début de l'année, la galerie a d'ailleurs présenté une exposition fondée sur une vision futuriste de Montréal dans cent ans. « L'essentiel, c'est de travailler pour et avec les générations futures, de contribuer à leur avenir, et aussi de sentir que mon travail sera utile à la suite des choses. C'est plus motivant que de s'intéresser à son petit nombril », dit-elle. Sophie Gironnay croit fermement que les architectes peuvent apporter des solutions au développement urbain. « En architecture, il faut rentrer dans des considérations plus larges que le simple fait de construire des beaux bâtiments ; il faut s'interroger sur le vieillissement de la population et la croissance démographique, et entamer une réflexion intelligente sur les besoins réels des gens. » par Véronique Morin

